

R E A
F S

DÉJÀ PARU

Wisielec, *Hardcore ou la Tribulation*

Jérôme Delclos, *Vingt Leçons de philosophie par le meurtre*

Jacques Barbaut, *Alice à Zanzibar. 238 limericks suivis de leurs règles,
d'une postface et d'un index*

Laurent Thinès, *La Vierge au Loup. Récit d'un psychopathe*

JÉRÔME DELCLOS

Cendrillon
en
Pologne

ROMAN



Æthalidès

©Æthalidès, 2020

ISBN: 978-2-9556752-8-1

ISSN : 2556-014X

www.aethalides.com

Pour Boris, Martin et Thelma, en mémoire de Noémie

Avertissement de l'auteur

Toute ressemblance avec des situations et des personnes réelles serait purement fortuite et ne saurait être imputée qu'à la réalité elle-même qui, par défi, par jalousie ou simplement pour mettre l'auteur dans l'embarras, conspire parfois à envahir et coloniser la fiction.

Tout a pris fin et tout a recommencé; mais
cela a recommencé ailleurs et nous mènera
peut-être en un autre lieu.

Imre Kertész, *Journal de galère*

Hiver

I

Si je devais m'expliquer, je ne dirais pas « Ça a commencé comme ça. » Tous les commencements sont raturés, et toutes les fins aussi. Ou bien tous les départs comme toutes les arrivées, mais c'est encore la même chose. Alors je ne suis pas sûre, oui, de bien savoir d'où je suis partie, et pour aller vers quoi. Mais je crois pouvoir dire quand.

C'était un matin d'hiver, dans la première moitié de mars, et je me trouvais à l'avant d'un car de tourisme rempli de lycéens marseillais qu'avec deux de mes collègues nous accompagnions pour un « voyage de la mémoire » à Auschwitz. Voyage éclair, Marseille-Cracovie-Marseille en moins de vingt-quatre heures de temps. Entre les deux vols de nuit, on avait fourré comme dans un sac trop petit le trajet en car de Cracovie jusqu'au site, la matinée de marche à Auschwitz II-Birkenau, le repas au restau, le gymkhana de la mémoire dans le *Muzeum* réparti parmi les blocks d'Auschwitz I, sans oublier le passage à la boutique : cartes postales, comme au Louvre, comme au MUCEM où j'avais l'habitude, à Marseille, d'emmener mes classes pour illustrer mon cours sur l'art. Après quoi encore du car, l'avion, les gosses rendus hagards à leurs parents avant minuit. Je n'étais jamais venue à

Auschwitz, je me disais qu'il fallait le faire ou l'avoir fait au moins une fois. Histoire de voir.

Et c'est là, à l'entrée de la ville polonaise, à travers cette vitre d'autocar s'ouvrant dans ma paisible existence de jeune prof, de femme, de « citoyenne du monde » comme j'aimais complaisamment à l'époque me présenter aux autres et sans doute à moi-même, que j'ai lu en un instant ce nom sur le panneau : « Oświęcim ». J'avais dû le dire tout haut, et notre guide polonaise, qui était assise à ma gauche, m'a glissé : « On prononce Ochvaintchim », ce qu'elle a confirmé pour tous en annonçant au micro :

« Nous arrivons à *Ochvaintchim*, la ville que les Allemands avaient rebaptisé Auschwitz, et dans la banlieue de laquelle – un village qui s'appelle Bjejinka, mais ça s'écrit autrement, avec des "i" et des "z" – ils avaient installé le camp de Birkenau que vous visiterez ce matin. »

J'ai entendu derrière moi ricaner Karim, et Hervé grommeler comme en écho « Bin pardi! » – double et discret sarcasme en réaction à ce pitch de l'histoire que, les connaissant, ils devaient juger non pas totalement faux mais du moins, comme on dit, « un peu court » : un ersatz.

C'était un panneau routier tout ce qu'il y a d'ordinaire, un vulgaire panneau de métal. On l'oublie aussitôt, la suite du paysage l'efface. Et pourtant, je sais qu'il a dû déclencher en moi quelque chose. Comme si un projectionniste de cinéma avait réparé une bobine endommagée en sacrifiant quelques images, et qu'à un certain moment du film, mais de façon insensible, j'avais perçu un sautellement, un très léger hiatus dans la continuité d'un plan.

J'ignore ce que j'ai lu sur ce panneau, si toutefois j'y ai lu quelque chose de sensé pour moi, parmi les bavardages des adolescents qui n'écoutaient pas les paroles de notre guide dans le micro. Mais ça a eu lieu, ça devait avoir lieu sans doute : *Oświęcim*, le nom polonais que je découvrais comme étant celui d'Auschwitz.

Et déjà, en cet instant fugace, c'était passé, c'était derrière moi, je n'en faisais plus cas, mon regard, parce que le car roulait, notait des maisons de brique rouge à toits de tuiles, d'autres cubiques et ternes et à toits plats à la façon soviétique, des panonceaux publicitaires – bières, pneus, huile pour moteur –, des garages, des parkings, des magasins de bricolage et des grandes surfaces de matériaux de construction. Dans les rues, pas mal de grosses cylindrées, françaises, allemandes, japonaises, plutôt que des voitures de l'Est. Sur les trottoirs, des passants jeunes ou vieux – « chapeaux et manteaux » comme dit Descartes dans ses *Méditations*, « non pas des spectres ou des hommes feints ne se remuant que par ressorts » mais bien « de vrais hommes ». La neige, durcie en plaques dans les caniveaux sous le couvercle de fer blanc d'un ciel bas et haillonneux. Et je me rappelle que Karim, mon collègue d'histoire-géo, s'était penché pour me dire : « Putain, Sandra, tu as vu comme c'est moche ? On se croirait sur la zone commerciale de Plan-de-Campagne. » Et Hervé avait ajouté : « Sauf la neige. »

Si j'y reviens encore, si j'y réfléchis avec la distance que donne le temps qui s'est écoulé depuis, il me semble que les choses que nous voyons le mieux ou le moins mal sont parfois celles que nous ne regardons pas, ou alors comme on le fait en un clin d'œil, pensez-y : aux limites de votre champ de vision quand vous avez entraperçu

une ombre, une présence aussitôt absente, l'envol furtif d'un oiseau, d'un insecte, mais si vous tournez la tête il n'y a rien, vous direz que c'était votre imagination, ou seulement la fatigue. Le frôlement d'un fantôme, comme si dans une forêt silencieuse vous éprouviez la sensation subite d'une brûlure sur la nuque. Ou bien n'était-ce qu'un objet qui tombait ou plutôt venait tout juste de tomber, exemplairement une pomme de pin, lourde, sur le mol tapis des aiguilles dans un bois sombre de résineux où ne pénètrent, entre les fûts verticaux, que des rais de lumière.

Ou bien, si c'était moi? Qui avait, dès ce panneau entrevu, commencé de tomber? Qui déjà trébuchait? Un peu comme si j'avais perdu un talon de chaussure, ou raté une marche? Mais je ne me voyais pas marcher à cette époque, ma vie était sur des rails et j'avais tout droit. Et comment aurais-je pu me voir, et que savais-je alors de ce que c'est que voir? Il m'eût fallu un miroir, comme dans les contes où se matérialise un génie ou une marâtre. Une promesse ou un destin, un avertissement. Et si je me retourne aujourd'hui sur cette première impression de mon entrée dans Oświęcim, peut-être est-ce pour espérer apercevoir mon reflet dans un panneau routier de métal comme dans un miroir d'encre.

Je me souviens que dans le car j'avais rappelé à l'ordre un petit groupe de filles, qui comme moi avaient suivi dans ce décor de carton-pâte le morne défilé des enseignes familières de l'autre côté des vitres – Carrefour, Bricomarché, KFC, fatalement McDonald's. Et à celle d'H&M, quand l'une d'elles m'avait lancé : « Madame, on pourra y faire un tour? C'est aussi les soldes, en

Pologne? », je les avais, pour le dire dans le lexique de la salle des profs, « recadrées », leur avais rappelé que nous n'étions pas venus pour faire du shopping. Que nous entrions non pas dans la rue Paradis à Marseille pour les soldes d'hiver mais « dans un temple ». Que nous allions fouler de nos pas « une terre d'histoire et de mémoire ». À l'époque je pouvais être lyrique comme le sont souvent les profs de philo, drapée dans l'esprit de sérieux comme une statue antique dans sa toge de marbre. Les filles avaient baissé d'un ton, avaient repris leurs bavardages de filles mais en chuchotant, m'avaient laissée à la contemplation vide de la ville horizontale et monotone, comme faite d'une succession de faubourgs.

À Marseille, ma nuit avait été courte, je m'étais levée sans réveiller Francis. J'avais pris un café, trempé un croissant, fumé une cigarette. J'avais dit au revoir au chat et ravitaillé en graines l'oiseau dans sa cage. Comme d'habitude. Si je me remémore ces minuscules rituels de début de journée, je réalise que j'en reconstruis le souvenir à la recherche des indices d'une petite cérémonie des adieux. Le pressentiment d'une désertion, mais sans doute seulement rétrospectif, puisque ce jour-là je ne faisais que répéter en somnambule les gestes routiniers que je mimais chaque matin.

Je m'étais douchée, j'avais pris le temps de soigneusement me coiffer et me maquiller. Je m'étais, ceci dit, trouvée ridicule en m'équipant de vêtements chauds comme le recommandait le programme du Conseil régional qui finançait le voyage. Durant les séances de préparation, j'avais prévenu mes élèves : on était à la veille des vacances d'hiver, il ferait très froid – « On ne va pas se promener dans les calanques, jeunes gens » –, et

d'ailleurs, les témoignages de rescapés sur lesquels je les avais fait travailler l'attestaient suffisamment : Auschwitz en hiver, c'était une Sibérie, et il leur faudrait se chauffer autrement qu'avec les Nike ou les Converse dans lesquelles, garçons comme filles, ils traînaient leur insouciant jeunesse méditerranéenne.

Mais au dernier moment, avant de sortir de chez moi, j'avais renoncé aux snowboots pour leur préférer des chaussures de randonnée. Quand vous allez accomplir votre « devoir de mémoire » là où d'autres ont été décimés nus ou ont enduré l'enfer dans des hardes rayées et des semelles de bois, vous pouvez bien faire l'effort, pour quelques heures, d'oublier que vous êtes frileuse. Oui, mais pas sans la doudoune, l'écharpe et les gants. Plus les clopes et le briquet, même si j'avais songé qu'il serait sans doute interdit de fumer dans l'enceinte du camp, et que n'importe comment je ne pouvais pas me laisser aller à profaner ainsi le saint des saints. A fortiori devant mes élèves. Et d'ailleurs, Socrate ne fume pas des « nuigraves ». Mais il y aurait quantité d'interstices, des petites poches de détente à la descente du car, et je ne me voyais pas passer la journée sans cigarettes. Du reste, Karim l'historien et Hervé le prof d'EPS, mes collègues, étaient fumeurs eux aussi, et je serais forcément tentée. Mais je tenais d'autant moins à leur en taper une que je n'aimais pas les légères de Hervé, ni les roulées de Karim.